Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

121 | 2014

Annuaire de l'EPHE, section des Sciences religieuses (2012-2013)

Religions, savoir et politique dans l'Europe moderne

Religions, savoir et politique dans l'Europe moderne

Conférences de l'année 2012-2013

Sylvio Hermann de Franceschi

Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/asr/1269>

DOI: 10.4000/asr.1269

ISSN: 1969-6329

Publisher

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Printed version

Date of publication: 20 December 2014

Number of pages: 283-288

ISSN: 0183-7478

Electronic reference

Sylvio Hermann de Franceschi, "Religions, savoir et politique dans l'Europe moderne", *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [Online], 121 | 2014, Online since 20 November 2014, connection on 10 July 2022. URL: <http://journals.openedition.org/asr/1269> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/asr.1269>

Tous droits réservés : EPHE

Au cours de l'année 2012-2013, le directeur d'études a mis au programme de ses conférences deux thèmes très différents l'un de l'autre, mais qui correspondent aux axes des recherches qu'il poursuit. Une partie de son enseignement a été consacrée à l'exploration des rapports imprévisibles qui se sont noués aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles entre théologies thomiste et janséniste. L'autre partie a permis de souligner quelques caractéristiques propres à l'historiographie des idées religieuses à partir d'une étude de l'œuvre d'Alphonse Dupront.

**I. Orthodoxie thomiste et théologie janséniste :
les débats doctrinaux aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles**

Il s'agissait ici de la poursuite d'une réflexion entamée depuis plusieurs années, et l'on a jugé utile de revenir sur la diversification même des formes du discours théologique au cours de la controverse en se plaçant au tournant des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Désormais forte d'un cours plus que séculaire, la querelle de la grâce constitue, au moment où le pape Clément XI fulmine la Bulle *Vnigenitus*, un observatoire privilégié pour tenter de saisir les mutations qui affectent les pratiques théologiques dans la France de la fin de l'âge classique. Chantier historiographique nouveau que d'appréhender l'émergence des nouvelles conditions du travail théologique entre le ^{xvii}^e et le ^{xviii}^e siècle et qui doit beaucoup aux récents travaux de Jean-Pascal Gay dans le domaine de l'histoire de la théologie morale¹. Au long du ^{xviii}^e siècle, à une époque où son statut épistémologique est très vivement mis en cause, la théologie française produit de nombreux traités méthodologiques, indice d'une inquiétude quant à la légitimité de son exercice. D'une production foisonnante se distinguent les deux volumes publiés anonymement à Amsterdam en 1744 par le génovéfain parisien Joseph Barre (1692-1744) et intitulés *Examen des défauts*

1. Voir notamment J.-P. GAY, « L'écriture de l'histoire des *Provinciales* : révélateur des transformations des usages et des fonctions de la polémique ? », *La campagne des Provinciales. Actes du colloque de Paris, 19-21 septembre 2007*, *Chroniques de Port-Royal* 58 (2008), p. 35-49 ; Id., « Théologiens radicaux, théologies radicales ? Quelques théologiens francophones de la fin du ^{xvii}^e siècle et leurs pratiques d'écriture », *Archives de sciences sociales des religions* 150 (2010), p. 77-98, Id., « Stratégies polémiques et champ doctrinal. La querelle du péché philosophique et les lignes de fracture d'un catholicisme fin de siècle », dans S. DE FRANCESCHI et R. MATHIS (éd.), *Ruine et survie de Port-Royal (1679-1713). Actes du colloque international organisé par la Société des Amis de Port-Royal (Paris, Port-Royal des Champs, 22-23 septembre 2011)*, *Chroniques de Port-Royal* 62 (2012), p. 167-200 ; Id., « Lettres de controverse. Religion, publication et espace public en France au ^{xvii}^e siècle », *Annales HSS LXVIII/1* (2013), p. 7-41 ; et surtout Id., *Morales en conflit. Théologie et polémique au Grand Siècle (1640-1700)*, Paris 2011 ; Id. et Ch.-O. STIKER-MÉTRAL (dir.), *Les métamorphoses de la théologie. Théologie, littérature, discours religieux au ^{xvii}^e siècle*, Paris 2012.

théologiques. Il s'agit sans doute de l'une des réflexions les plus poussées présentées par le siècle des Lumières sur la pratique même de la science théologique. Remarquable, en premier lieu, parce que formellement et très clairement exprimée, une sévère mise en garde contre les manifestes dérives d'une théologie positive trop assurée de ses moyens et incarnée par les deux figures tutélaires du jésuite Denis Petau (1583-1652), qui s'était illustré par la publication, malheureusement inachevée, de ses *Dogmata theologica* (1644-1650), et de l'oratorien Louis Thomassin (1619-1695), auteur réputé de *L'ancienne et nouvelle discipline de l'Église* (1678) et surtout de *Dogmata theologica* (1680-1689) destinés à compléter et à faire suite à la somme du P. Petau. À en croire le P. Barre, grisée par sa propre virtuosité, la théologie positive encourait désormais le risque de passer pour une piètre « théologie de mémoire ». Le pieux génovéfain critiquait également le recours exagéré à l'histoire dans la pratique d'une théologie positive de plus en plus exclusive : « Cette science de mémoire, lorsqu'elle occupe uniquement l'esprit, le met hors d'état de raisonner juste, non seulement sur des sujets un peu abstraits, mais encore historiques² ». Les théologiens, était-il maintenu, ne devaient jamais faire passer l'érudition avant la réflexion, au risque, sinon, de dénaturer l'édifiante et chrétienne mission de leur discipline. Depuis ses débuts plus d'un siècle et demi auparavant, la moderne querelle catholique de la grâce avait oscillé constamment entre un discours rigoureusement et strictement spéculatif, d'une part, et des ouvrages qui faisaient une part de plus en plus belle à la théologie positive. Au début du XVIII^e siècle, la publication, en particulier, de deux grandes histoires des Congrégations *de auxiliis*, celle du dominicain Jacques-Hyacinthe Serry (1659-1738) en 1700, et celle du jésuite Lieven de Meyere (1655-1730) en 1705, était l'indice d'un indéniable et impérieux mouvement d'historicisation de la controverse³. Du reste, afin de séduire un auditoire qui donnait des signes de légitime satiété, les professionnels de la théologie n'ont pas méconnu la nécessité de réfléchir à la forme même de leur discours, et depuis la mi-XVII^e siècle, les ouvrages théologiques ont multiplié les tentatives de renouvellement. La forme épistolaire avait été essayée, non sans succès, par Pascal et Nicole au temps de la campagne des *Provinciales* (1656-1657), et elle avait été reprise avec une grande efficacité par le dominicain Noël Alexandre (1639-1724) et par le jésuite Gabriel Daniel (1649-1728) à la fin du XVII^e siècle. Autre innovation discursive, et de grande portée pour la période ultérieure, les instructions pastorales et les mandements des évêques se sont faits amplement théologiques et non plus strictement disciplinaires. Au tournant des XVII^e et XVIII^e siècle, il est d'ailleurs revenu à Fénelon (1651-1715) d'en faire de véritables livres. Le 1^{er} janvier 1714, l'archevêque

2. [J. BARRE], *Examen des défauts théologiques, où l'on indique les moyens de les réformer*, 2 vol., Amsterdam 1744, t. II, sect. XI, chap. IV, p. 557.

3. Voir [J.-H. SERRY], *Historiæ Congregationum de auxiliis diuinæ gratiæ sub Summis Pontificibus Clemente VIII et Paulo V libri quatuor, quibus etiam data opera confutantur recentiores huius historiæ deprauatores, auctore Augustino Le Blanc*, Louvain 1700, et [L. DE MEYERE], *Historiæ controuersiarum de diuinæ gratiæ auxiliis sub Summis Pontificibus Sixto V, Clemente VIII et Paulo V libri sex quibus demonstrantur ac refelluntur errores et imposturæ innumeræ quæ in Historia Congregationum de Auxiliis edita sub nomine Augustini Le Blanc notatæ sunt, et refutantur Acta omnia earundem Congregationum quæ sub nomine Fr. Thomæ de Lemos prodierunt*, Anvers 1705.

de Cambrai souscrit son *Instruction pastorale en forme de dialogues*, qui prend place dans la polémique autour de la Bulle *Vnigenitus*. Composé, en référence aux *Provinciales*, sous forme de lettres rapportant des conversations entre le narrateur et un janséniste, le texte court sur plusieurs centaines de pages. Sans avoir jamais rédigé de traité organique, Fénelon a apporté, avec ses instructions pastorales, une contribution essentielle à la querelle de la grâce et à la diversification des pratiques discursives de la science théologique.

II. Historiographie des religions et histoire des idées religieuses : à propos d'Alphonse Dupront (1905-1990)

Si les travaux consacrés à Alphonse Dupront sont nombreux, il est apparu qu'il manquait encore une étude qui essayât autant que possible de contextualiser ses conceptions historiographiques. L'historiographie dupronienne est hantée par la question du statut à conférer à l'histoire événementielle. D'emblée, chez Dupront, une vive hostilité à l'égard de toute forme de positivisme déterministe – il le dit au fil d'un cours prononcé à Montpellier en 1954-1955 :

L'histoire des dialectiques explicatives – Hegel – cherche à ordonner les faits, discerne les forces et les cohérences, mais elle reste partielle et caractérise un état névrotique. La seule histoire équilibrante est celle de l'être total, défini par sa nourriture, ses jeux, ses passions, ses créations, ses sublimations. L'explication par les causes est le signe d'un esprit sclérosé qui construit artificiellement un déterminisme historique. L'histoire moderne, par la classification, fixe le temps et le tue⁴.

La filiation avec Bergson et avec Péguy est ici évidente, comme elle l'est, au surplus, dans le reste de l'œuvre de Dupront. De faire de l'histoire n'est pas de s'arrêter à l'énoncé, même explicatif, de la suite des événements, mais doit être surtout d'en restituer le cours vivant dans une conscience d'humaine durée. Dupront l'affirme, encore dans une leçon montpelliéraine de 1954 : « Si l'histoire événementielle – et elle est indispensable – devient toute l'histoire, il n'y a plus en elle qu'un récitatif sans espérance⁵. » On a là, clairement spécifiés, l'écueil que Dupront a persévéramment voulu éviter dans ses écrits historiques et la vertu thérapeutique qu'il conférerait à l'histoire. Si la prégnance de la pensée de Paul Valéry est aisément reconnaissable, il convient d'ajouter, parmi les sources intellectuelles qui irriguent l'écriture historiographique dupronienne, l'influence des thèses historiques du philosophe russe Nicolas Berdiaeff (1874-1948), un auteur régulièrement cité dans *Le mythe de croisade* et à l'égard de qui Dupront a partagé un évident intérêt avec Olivier Clément (1921-2009), son étudiant à l'Université de Montpellier. Dans *Le sens de l'histoire* (1948), un ouvrage élaboré d'après des conférences faites à Moscou en 1919 et en 1920 et dont Dupront a lu la traduction française de Samuel Jankélévitch (1869-1951) – qui avait déjà traduit en français *l'Introduction à la psychanalyse* de Sigmund Freud en 1921 –, Berdiaeff affirmait sa révolte contre

4. Cité dans G. CHOLVY, « Alphonse Dupront (1905-1990), maître de conférences d'histoire moderne et contemporaine à la faculté des lettres de 1941 à 1956 », *Le dit de l'UPV [université Paul-Valéry, Montpellier III]*, 101 (2007), p. 6-7.

5. *Ibid.*, p. 7.

le pouvoir asservissant de l'historique sur la vie humaine, et il développait une réflexion sur l'histoire qu'il rattachait au choc provoqué par la première guerre mondiale et par les événements russes de 1917 :

Les catastrophes et les crises historiques, qui atteignent à certaines époques une acuité particulière, favorisant la méditation sur certains problèmes historiosophiques, font tenter d'expliquer le processus de l'histoire et d'en édifier une philosophie⁶.

Le sac de Rome en 410 avait engendré la méditation eschatologique de saint Augustin dans son traité *De la cité de Dieu* ; face à la Révolution française, Joseph de Maistre (1753-1821) et Louis de Bonald (1754-1840) avaient élaboré une philosophie réactionnaire de l'histoire. À son tour, Berdiaeff se confrontait à une rythmique événementielle étourdissante :

Il est hors de doute qu'à l'heure actuelle, non seulement la Russie, mais l'Europe et le monde entier entrent dans une période critique de leur développement ; le rythme de leur progression, radicalement changé, n'est plus ce qu'il était avant la première guerre mondiale et avant les révolutions européennes et russe : seule l'épithète de catastrophique lui convient. On a l'impression d'assister à un mouvement de l'*historique* particulièrement intense⁷.

L'historique, poursuivait Berdiaeff, est non seulement le concret, mais aussi l'individuel ; il est l'humain par excellence. Conception immanente de l'histoire formellement explicitée :

L'homme est essentiellement un être historique. Il vit dans l'*historique* et l'*historique* vit en lui. Entre eux existe un lien si profond et, par ses origines, si mystérieux, une réciprocité si concrète qu'une rupture entre l'un et l'autre est impossible. On ne peut absolument pas les séparer, les extraire, pour ainsi dire, l'un de l'autre, on ne peut considérer l'histoire en dehors de l'homme ni celui-ci en dehors de la réalité historique dans ce qu'elle a de profondément spirituel⁸.

L'histoire, ajoutait significativement Berdiaeff, ne pouvait être empiriquement appréhendée sous la seule forme des faits matériels, elle n'était pas qu'une suite chaotique d'événements causalement reliés les uns aux autres. Pour en comprendre le sens intime, il fallait la ressaisir comme mémoire :

La mémoire historique, en spiritualisant [l'histoire], en la transfigurant, nous révèle ce qui constitue son lien interne et nous la montre comme douée véritablement d'âme ; de même la mémoire, qui fait de la personne humaine un tout indivisible, nous permet de connaître notre âme en tant que réalité⁹.

La connaissance historique ne peut se contenter de l'exploitation scientifique, au demeurant indispensable, des documents ; il lui faut aussi, pour atteindre son objectif de pure authenticité, « tenir compte de la continuité de la tradition historique que conserve la mémoire et dans laquelle se noue le lien qui rattache la

6. N. BERDIAEFF, *Le sens de l'histoire. Essai d'une philosophie de la destinée humaine*, trad. fr. S. JANKÉ-LÉVITCH, Paris 1948, p. 9.

7. *Ibid.*, p. 9-10.

8. *Ibid.*, p. 23.

9. *Ibid.*, p. 24.

destinée spirituelle de l'homme à celle de l'histoire »¹⁰. Assurément, un parallèle était possible entre les conceptions de Berdiaeff et celles de Péguy ; à l'horizontalité et à la nonchalante linéarité événementielle de l'historiographie positiviste, il convenait, selon l'un et l'autre auteur, de préférer la verticalité d'une approche presque géologique d'exploration et de délimitation de la présence du passé dans le présent. Entreprise curative qui permettait de justifier le besoin d'historiens en temps de troubles contre les féroces critiques de Paul Valéry. La raison d'être du travail historiographique a inquiété Dupront comme elle a constamment alerté son condisciple et ami Henri-Irénée Marrou. Fortement imbue de l'antipositivisme caractéristique de nombre d'historiens nés au début du xx^e siècle, l'œuvre historique d'Alphonse Dupront a courageusement affronté la question du statut désormais fragilisé de l'histoire événementielle. Publié en 1951 dans la respectable *Revue historique*, un copieux article intitulé *Histoire et paix* est l'occasion pour Dupront, qui est alors au milieu de la rédaction de sa thèse d'État et qui n'a plus rien publié depuis 1946, de faire le point sur la conception qu'il se fait de son métier d'historien. Discrètement mentionnés dans une note de bas de page en fin d'article, trois auteurs ont apparemment marqué, sinon guidé, une réflexion qui est quête des valeurs du travail historiographique : Nicolas Berdiaeff, d'abord, et *Le sens de l'histoire* ; ensuite, le philosophe et historien allemand Wilhelm Dilthey (1833-1911), dont la fameuse et classique *Einleitung in die Geisteswissenschaften* (1883) avait été traduite en français dix ans auparavant¹¹ ; Raymond Aron, enfin, dont l'*Essai sur la théorie de l'histoire dans l'Allemagne contemporaine* et l'*Introduction à la philosophie de l'histoire*¹², respectivement sa thèse complémentaire et sa thèse d'État, étaient parus en 1938. À Marrou, nulle référence, mais pour être implicite, le dialogue n'en était pas moins avéré entre deux historiens dont la complicité intellectuelle était notoire.

10. *Ibid.*, p. 24-25.

11. W. DILTHEY, *Introduction à l'étude des sciences humaines. Essai sur le fondement qu'on pourrait donner à l'étude de la société et de l'histoire*, trad. fr., Paris 1942.

12. R. ARON, *Essai sur la théorie de l'histoire dans l'Allemagne contemporaine. La philosophie critique de l'histoire*, Paris 1938, et *Id.*, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Paris 1938.